

La Technologie ou la Nécessité du Plagiat

Mahieddine Islam Belaïd

Co-auteur : **Dr. Saïd Saïdi**

UNIVERSITÉ KASDI MERBAH - OUARGLA

Faculté des Lettres et des Langues

Département de Français

Résumé :

La technologie serait-elle complice du plagiat ? La technologie encouragerait-elle, sur le long terme, cette dérive ? Cet article se propose de traiter la question. Nous y prétendons à un rapport bien plus complexe qu'il n'y paraît. Premièrement, nous essayerons de délimiter notre sujet sur le statut ambigu de la technologie. D'où vient-elle ? Comment s'est-elle théorisée puis appliquée aux sociétés modernes ? Quel genre de rapport la lie à l'homme et à la connaissance humaine ? Nous développerons quelques-unes des implications de l'avancée technique sur la recherche scientifique au sein de l'université. Enfin, nous aborderons la nature du rapport technologie/plagiat, délit qui confine, sans aucun doute, à la stérilité intellectuelle.

Mots-clés : Technique, critique, progrès, infantilisme, marché, enseignement supérieur, médiation.

Abstract :

Would technology be the plagiarism partner in crime ? Would it encourage, on the long term, this derivative ? This article proposes to deal with this . We will claim in it to examine a far more complex report than it seems. First of all, we will attempt to delimit our subject concerning the ambiguous status of technology. Where does it come from ? How did it become theoretical and applied to modern societies ? What kind of relationship links it to man and human knowledge ? We will develop some of the implications of technical advance on scientific research within university. Finally, we will address the nature of the technology/plagiarism relationship, crime that limits, without any doubt, to intellectual sterility.

L'université n'a pas à assumer l'introduction des individus au marché du travail, c'est le rôle des écoles.

Deleuze

Il ne devrait y avoir que deux issues possibles pour l'universitaire : faire de la recherche ou de la critique. C'est l'avis de Gilles Deleuze, qui n'engage que lui et que nous appuierons sans concession. La recherche pour ériger et sculpter une connaissance humaine, la critique aidant la société civile dans ces prises de positions - qu'elles soient théoriques ou pratiques - articulant les deux facettes, la société déterminera l'orientation de sa destinée politique et historique. Manifestement, l'université est devenue l'industrie d'une production massive de fonctionnaires, au mieux, de carriéristes, qui s'adapteront au marché du travail sur les traces éphémères de l'argent, dans l'attente de la fin du mois. Au lieu de se consacrer pleinement et avec abnégation à l'étude, marquer d'une gravure incandescente l'Histoire humaine, en commençant par l'autocritique, c'est-à-dire l'humilité, l'université est devenue un lieu de travail comme un autre.

Sous d'autres latitudes, l'université produisait l'« aristos », en grec, signifiant le « meilleur ». Un être humain, qui, de par sa sensibilité, sa subjectivité, son intelligence, ses expériences atypiques et son acharnement au travail, intègre l'université pour l'exploitation maximale de son potentiel, un citoyen irréprochable qui relèvera ce qui ne va pas dans la société et l'arrangera, voilà la tâche qui devrait être assignée à l'élite. Désormais, l'université algérienne intègre le vugus, l'ordinaire en latin, l'aristos n'y a plus sa place. L'historien Bernard Lugan donnait l'exemple de la Sorbonne d'avant mai 68 : « Ne pouvait être enseignant que celui qui passait trois épreuves, la première comme couperet, très ardue, la deuxième de filtrage sur dissertation, l'autre d'écramage, c'est la propédeutique, tout cela

pour ne retenir que les meilleurs.» (1). Le Pr. Pierre Dortguier confiait, lors d'un entretien (2), l'érudition impressionnante de ses propres enseignants au lycée Louis Le Grand, ne pouvait être enseignant de français que celui qui savait grec et latin, ces enseignants étaient capables de réciter des tirades entières de Racine ou de Corneille. La subversion dans le milieu universitaire se situe, selon lui, à partir de Mai 1968, date à retenir pour le meurtre symbolique des maîtres formateurs. L'université fut très exigeante quant aux choix des personnes à former ; nous sommes désormais loin du temps des Hegel, des Schlegel, des Schopenhauer, des Senghor, des Étiemble ou des Lanson.

La technologie, telle que nous la considérons de nos jours, provient pour une large part de la fin du 18^{ème} siècle avec la Révolution Industrielle Anglaise. La Révolution Française achèvera de théoriser l'idéologie (Les Lumières) qui sous-tend ce « progrès », développement exclusivement technique dirigé principalement par l'Europe occidentale et les États-Unis d'Amérique. Quelques penseurs, dont Marx, attribuent à la colonisation du début du 19^{ème} siècle - guerres de rapines - la source première de ces « développements » dits monstrueux. Ce qu'il convient de souligner, c'est que la technologie n'est pas l'apanage aveugle et désintéressé de chercheurs atypiques et dévoués à la Science, mais bien la domination de masse par l'expansion du marché. L'acte d'achat comme ultime horizon des peuples, comme l'affirmait Michel Clouscard dans les années 1970. L'introduction de la technologie dans la vie quotidienne a permis néanmoins un confort matériel relatif. Confort sans cesse remis en cause par l'expansion démesurée d'un capitalisme spéculatif et usurier, donc prédateur.

Concevons la technologie comme la production d'un ensemble de groupes de personnes qui amasse des connaissances scientifiques et théoriques. Au fil de l'histoire, cette production se matérialise en machines, en « progrès » exclusivement technique. Cet amas de connaissances ne peut être assimilé ou compris par une seule personne. Le « commun » a besoin de simplifications pour s'y retrouver et l'universitaire « ordinaire » ne déroge pas à cette réduction. Au lieu de comprendre les rouages alambiqués de la mécanique de pointe, on invite le consommateur à appuyer sur un bouton : « Usage magique : il suffit d'appuyer sur un bouton. L'enfant investit ses privilèges dans l'espace familial, celui de l'équipement ménager. Et de tous les équipements (voiture, télévision, etc.) qui deviennent alors des objets de consommation. Au service du principe de plaisir, du ludique. L'enfant profite, - intégralement, lui - d'un procès de production qu'il peut - sans culpabilité encore - ignorer totalement. » (3), Michel Clouscard confirme dans ce passage du Capitalisme de la Séduction, le rôle du ludique, le fait de faire confiance en achetant le produit, un objet dont l'unique but sera d'être beau et utile pour la jouissance.

L'adversité contraint l'homme à penser, cette affirmation servait de devise à l'âge classique, la discipline des penseurs de l'Ancien Régime tels que Stendhal, Descartes, Rousseau ou Montaigne l'atteste. Le confort absolu, en revanche, le gâte, l'apaise, le calme. Schopenhauer, dans Le monde comme volonté et comme représentation, propose la souffrance comme unique ligne directrice de la volonté. L'homme s'acharnera constamment à vouloir voler, le réel par la ruse de la douleur lui prouvera le contraire, sa raison butera sans cesse sur l'impossibilité pratique de cette entreprise, tous ces obstacles de la vie réelle et de la vie intellectuelle seront traités en questions. Une quantité non négligeable de questions qui auront pour but de concrétiser sa volonté de voler, de lui faire comprendre que c'est impossible. Dès lors, qu'il n'y a plus obstacle, il n'y a plus de questionnements ; le désir se substituera à la volonté. Au lieu de Vouloir (action discontinue et temporelle) en terme pratique puis théorique, il plane et désire (action continue et instantanée). Entre ce qui se succède dans le temps (succession) et ce qui se superpose dans l'instant (simultanéité), il y a toute la différence entre un homme soumis à la seule impulsion de l'appétit, et celui qui obéit à une volonté qu'il s'est prescrite, comme nous le confirme Rousseau dans le Contrat Social (4).

Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est qu'il se pose des questions par médiations. Est médiation tout obstacle qui apparaît au sujet pour appréhender l'objet. Pour atteindre l'objet, on doit le pratiquer. Il existe quelques médiations, réelles ou virtuelles, qui s'interposent pour qu'on l'atteigne. Mais encore, atteindre l'objet n'implique pas le maîtriser. Pour le maîtriser, il faudrait que l'on « démine » les médiations qui nous en empêchent. Pour goûter la châtaigne, l'oursin ou la figue de barbarie, nous avons besoin de déminer. Le risque d'avoir mal et le fait de subir les épines et aiguillons, implique la pensée. Nous imitons donc, comme le dit Aristote, pour apprendre. La méthode pour fendre la châtaigne ou l'oursin s'apprend. Nous nous basons sur des observations avant de s'y frotter, mais nous passerons nécessairement par la pratique, un risque à prendre lorsque l'on veut quelque chose. La formule ne devient plus : « Quand on veut, on peut. », mais : « Quand on veut, on pourrait. » Le « pourrait » se transforme en « peut » lorsqu'il y a pratique de l'objet. La volonté de comprendre l'objet que l'on veut maîtriser se heurte à des obstacles, des obstacles physiques pour cet exemple basique, c'est ce qu'on appelle médiations. Lorsque l'individu déjoue les pièges formels de l'objet voulu, il le maîtrise. En termes précis, l'objet est un réseau complexe de médiations dominé par l'homme, à force de répétitions, de bafouillages, de cafouillages, d'erreurs et d'assiduité acharnée dans l'entraînement.

L'universitaire est semblable au démineur. L'objet intellectuel, roman, texte, article, n'est pas inoffensif, cet objet est piégé, il peut y laisser sa peau, son entendement. Si l'on considère les sens comme des médiations nécessaires pour percevoir et appréhender l'objet. Si l'on considère le fond culturel, le bagage scientifique, les déterminations sociales et psychologiques, la dimension historique et les accointances communautaires et tribales. Si l'on considère enfin, les grilles de lectures dont nous nous servons pour appréhender l'objet, nous nous retrouvons avec une quantité effrayante de déterminations qui font que l'on s'éloigne de l'objet, de la maîtrise de l'objet. Le démineur prendra donc toutes les précautions pour désamorcer la bombe, il utilisera notamment des outils manuels (maîtrise, main, maintien), pinces, ciseaux, etc. Et puis, des protections physiques, casque, gilet, gants, etc. Mais aussi, des machines et gadgets sophistiqués pour évaluer le risque d'explosion et la méthode avec laquelle il compte procéder. Cet individu utilisera la technologie pour désamorcer la bombe en toute sûreté.

En réalité, de nos jours, l'homme est remplaçable, un robot, un drone, feront l'affaire. Quoi qu'il en soit, l'individu expert en déminage à un pouvoir que lui octroie, dans une très large mesure, la technologie. Dépourvu de son arsenal technique, il ne peut rien, la technologie donne l'illusion de la maîtrise au démineur. À la limite, l'inventeur de cette technologie maîtriserait mieux la situation sans cet arsenal, ou du moins ferait le minimum de dégâts, mais celui qui en bénéficie directement par achat ou indirectement par emprunt, ne le peut pas. Ce qui a sans doute fait dire à Jean Rostand que la science avait fait des hommes des dieux avant d'en faire des hommes.

Compter sur cette technologie sans en évaluer la portée réelle est donc hautement préjudiciable. Le déclin intellectuel que l'on observe aujourd'hui à l'université provient manifestement de cette « confiance » que l'on accorde si facilement à la technologie, que l'on accorde au vendeur de cette même technologie sans en vérifier les effets. La confiance a remplacé la méfiance. Et le désir, la volonté. Une confiance aveugle, concrétisée par l'acte d'achat, pour se faciliter la vie, jouir du jouet. Il n'y a désormais plus aucun risque à appréhender, donc, il n'est plus la peine à penser l'objet et à subir les médiations qu'il nous oppose. Lorsque le père ou la mère présente à l'enfant un jouet coloré, il s'en réjouit et l'utilise. Nous nous retrouvons en compagnie de boutons, de lumières, de numérique, de tactile, toutes sortes d'indications infantiles pour ne tirer de l'objet que son aspect esthétique et pragmatique.

L'objet sert à quelque chose de précis, l'étendue de son potentiel est, de facto, occultée, au mieux, marginalisée. Joindre le beau à l'agréable, voilà le dogme de la modernité. Mais

comment marche-t-il vraiment ? D'où provient-il ? Quels sont les différents agents qui l'ont transporté de Chine jusqu'à moi ? Je ne peux le savoir, cela demande trop d'efforts, écrasants de fatigue, et le monde de l'instantanéité d'aujourd'hui n'attendra pas que je puisse m'instruire sur le fonctionnement réel d'un smartphone ou que je compare, dans l'analyse, un homme qui lit et écrit, d'un individu qui jette un coup d'œil et tape sur un clavier.

Pour produire de la pensée, il faudrait être en constante effervescence, en constante irritation. Nul besoin de penser lorsque l'on est satisfait, de ce fait, la suffisance et la facilité sont les ennemis de la pensée. Dostoïevski, « du fond de son souterrain », appréhendera l'ère qui est la nôtre, une ère d'abondance mortifère : « Donnez-lui toutes les satisfactions économiques, de façon qu'il n'ait plus rien à faire que dormir, avaler des brioches, et se mettre en peine de prolonger l'histoire universelle ... comblez-le de tous les biens de la terre, et plongez-le dans le bonheur jusqu'à la racine des cheveux. »⁽⁵⁾ Se délecter puis sacraliser l'instant présent contraint donc à l'inertie. Plongez-le dans le bonheur jusqu'à la racine des cheveux ! Il en aura fini avec les dissertations, les interprétations, les commentaires composés, les longues lectures et traductions, ce sera le règne du copié-collé, le règne de la facilité et de la quantité. Hegel, dans sa Philosophie de l'Histoire, parlera de rupture entre l'impulsion et la satisfaction. Chez l'homme, à l'inverse de l'animal, il y a toujours d'infinies ruptures entre son désir et l'objet qu'il désire. L'homme civilisé a produit tout au long de l'Histoire des codes culturels, intellectuels et moraux qui s'expriment en dépit du désir pur. On se pose des questions avant, pendant et après que l'on a satisfait nos bas instincts. L'animal en est incapable, il n'y a aucune scission entre son impulsion et sa satisfaction.

Ces machines qui nous entourent au quotidien, nous possèdent. En ce sens qu'elles suppriment les ruptures nécessaires, source de questionnements donc d'intelligence, pour appréhender correctement l'objet. Nous sommes réduits à les utiliser de la manière la plus facile, la plus efficace, la plus « classe » (esthétisme) sans en comprendre le fonctionnement. L'énergie qu'il faudrait pour comprendre le fonctionnement d'une voiture dans le détail dissuaderait la plupart des personnes de vouloir comprendre. On assiste donc à une maximalisation des médiations lorsque l'on parle de technologie.

Une bougie qui éclaire, c'est une quantité raisonnable (gérable) de médiations : Provenance de l'objet, constitution, fonctionnement, temps de combustion, odeur, couleur, utilité, fin, etc. Tout cela peut être su, approfondi et maîtrisé. Mais l'ampoule au-dessus, pas si évident, pour une raison suffisante : l'infrastructure qui nous dépasse totalement et qui nous donne « La Lumière », nous ne pouvons mesurer ni sa portée ni sa provenance, encore moins le chiffre d'affaire de la société qui nous éclaire. Une coupure de courant et nous nous affolons. Un virus qui infiltre une base de données et c'est la catastrophe. La dépendance est à son comble. Le tout nous échappe et nous n'avons plus le temps, dans cette immédiateté du quotidien, de comprendre réellement ; davantage encore, l'intérêt de nous « renseigner » sur l'électricité, l'industrie, l'énergie, etc. ne nous vient même plus à l'esprit.

D'autre part, la technologie instille un insidieux sentiment de supériorité. On assiste à un phénomène dialectique, apparemment contradictoire, mais très intéressant. En toute logique formelle, plus il y a de médiations, plus je me poserais de questions et acquerrais une maîtrise plus importante par la pratique de l'objet ou la lecture sur l'objet. Mais là, c'est l'inverse qui se produit. Plus il y a de médiations, plus je les superpose pour en faire une caricature, un tout assimilable, et le réduire au seul critère fonctionnel, au seul désir de consommer, comme le soulignait justement Jean Baudrillard dans La Société de Consommation : « Dans la pratique quotidienne, les bienfaits de la consommation ne sont pas vécus comme résultant d'un travail ou d'un processus de production, ils sont vécus comme miracle. »⁽⁶⁾ L'excès de médiations ininterrompues et complexes n'est plus soutenable, et puisque la douleur (travail) n'a plus son mot à dire, l'on en vient à prendre des raccourcis et à se réjouir de notre « capacité miraculeuse » à appuyer sur des boutons, le tout sans rupture pour prendre le temps de penser. Ainsi, en regardant la télévision, en changeant de chaîne

continuellement, passant de Tokyo à Tombouctou, j'ai l'impression de commander, d'être un « informé respectable », en télécommandant. Il n'en est rien. La simple pression sur le bouton consolide ma vanité et détruit au même moment ma volonté (subir, faire, lire, agir). Du reste, une étude détaillée du cas de la télévision a été réalisé par Michel Desmurget dans son essai TV Lobotomie, la vérité scientifique sur les Effets de la Télévision aux éditions Max Milo. À moins de faire preuve d'un ascétisme exemplaire, les universitaires algériens ne dérogent pas à l'esprit du temps, époque dans laquelle nous passons plus de temps sur un écran avec des images qui nous prennent, de force et avec entrain, dans un flot d'émotions et de sentiments, que sur une feuille avec des mots, des phrases, un agencement continu d'énigmes, de pièges à déjouer.

D'autre part, nous pouvons aussi assimiler la technologie à la mère toute puissante pour l'enfant. Un système complexe qui nous dépasse et que nous respectons et laissons éduquer nos propres enfants. Pour la mère, cela est légitime. C'est que l'on ne se figure absolument pas la nuisance d'une telle configuration lorsqu'il s'agit d'un riche industrielle qui éduque nos enfants à coups de tablette tactile, la question ne se pose même plus. Steve Jobs, dans un article du New York Times, avouait qu'il interdisait l'utilisation de ses créations à ses enfants, n'est-ce pas édifiant ? Le fondateur d'Apple, mieux placé que quiconque pour comprendre la portée de la technologie, ne laisse pas ses propres enfants s'en approcher (6).

Bernard Stiegler, dans Misère Symbolique, précise la fonction objective de la machine comme gardienne de la mémoire. Dès lors que l'homme accumule du savoir supplémentaire, il est obligé de l'extérioriser, d'emmagasiner le surplus dans un support technique, tant la somme de connaissances est importante, le problème c'est qu'il en vient à emmagasiner les connaissances les plus rudimentaires ; c'est simple et facile, pourquoi s'en priverait-il ? La machine est à sa portée, toute prête à fonctionner, avec ses boutons. Avec l'avènement du trans-humanisme, l'homme devient le bouton, il a désormais des pouvoirs dans ses mains, le complexe de Yahvé se matérialise, selon la formule consacré d'Alfred Adler. Cet objet sophistiqué, sophiste, ce système complexe et encodé dont les articulations et les médiations sont occultées, la machine, affirmons-le définitivement, c'est ce qui fait baisser le niveau, car donnant l'illusion de la maîtrise.

Pour comprendre la portée dévastatrice de l'avancée technologique, nous aurons recours, en dernière instance, à l'épistémologie génétique de Jean Piaget. Disons que la technologie accule et limite l'intelligence de l'homme conscient à la première et à la seconde période qui s'étend de la naissance jusqu'à 7-8 ans. « Les schèmes de l'intelligence sensori-motrice ne sont, en effet, pas encore des concepts, puisqu'ils ne peuvent pas être manipulés par une pensée et qu'ils n'entrent en jeu qu'au moment de leur utilisation pratique et matérielle, sans aucune connaissance de leur existence en tant que schèmes, fautes d'appareils sémiotiques pour les désigner et permettre leur prise de conscience. » (7) Ce passage de l'épistémologie génétique nous renseigne que l'enfant passe par le stade sensori-moteur et le stade préopératoire pour le développement de son intelligence. L'utilisation pratique et matérielle sans aucune connaissance de leur existence en tant que schèmes, en ignorant les médiations nécessaires à la maîtrise réelle de l'objet. Selon le psychologue, il existe deux procédés qui l'y aident, l'assimilation pour inclure de nouvelles données et l'accommodation qui est l'incorporation de nouveaux schémas psychiques pour appréhender le monde. La technologie sabote ces deux procédés en proposant les mêmes schèmes simples et répétitifs et les mêmes opérations psychiques.

Tancer d'une critique intellectuelle acerbe un enfant pour le vol qu'il a commis relève du non-sens, il ne comprendra pas. Ne faudrait-il pas plutôt l'éduquer d'abord ? Lui expliquer ? La punition des enfants serait plus adaptée qu'une critique universitaire, car l'enfant ne comprend pas le concept. L'enfant ne comprend pas l'intellect, il comprend l'action du plus imposant et la bienveillance de ses proches. Il est donc ridicule de plaindre un

enfant pour son inconscience. Un plagiaire, tout comme l'enfant, mériterait simplement l'éviction, une rééducation et une réinsertion sous conditions.

Suivant ce raisonnement, le plagiat n'est qu'un épiphénomène d'un mouvement global déjà bien entamé au 19^{ème} siècle. La technologie impliquera, par nécessité, la prolifération de nouvelles techniques (fraude) intellectuelles pour accélérer et accompagner les universitaires vers le marché du travail. S'il y a prolifération épidémique et faiblesse des sanctions punitives administratives, c'est que l'université algérienne ne juge pas le procédé si blâmable et que les attentes, susceptibilités et autres sensibilités, ne permettent pas encore de mettre fin à ce processus de dissolution généralisée déjà bien engagé. Effectivement, le plagiat passe, la plus grande partie à l'université, camouflé et/ou couvert (par qui ? pourquoi ?), sous plusieurs pirouettes intellectuelles, administratives, népotistes, favoritistes, clientélistes. Ce n'est plus un problème, c'est désormais la norme. Norme, certes, plus ou moins honteuse, cela dépend des cas de fraude.

En guise de conclusion et vu ce qui a été développé, nous dirons que le plagiat n'est pas le problème de l'université, ce n'est que la conséquence logique du délabrement de cette institution qui devrait être élitiste, c'est la conséquence d'un développement technique importé de l'occident dans une logique de soumission suiviste et d'expansion aveugle du marché capitaliste. Suivismes d'indigène, suivismes de nègre de maison, pas encore affranchi, comme l'avait souligné Malek Bennabi dans ses articles et dans son essai *Le Problème des Idées dans le Monde Musulman*. Le véritable problème, c'est l'accès à l'université de candidats mal sélectionnés auxquels les autorités offrent, sans contrepartie, ce même confort technique. Une aisance assurément destinée à les pervertir, à les gâter et à les dissuader de fournir un travail assidu dans la douleur, rappelons qu'étymologiquement « travail » vient de « tripalium », instrument de torture romain.

La surveillance et le contrôle, par des enseignants, tirés au hasard, dans un parfait anonymat, de toutes les publications, mémoires et thèses devront engager tout le corps enseignant, si nous voulons éradiquer cette pratique préjudiciable pour l'avenir de nos propres enfants. Car enfin, ne sont-ils pas la raison majeure de nos efforts quotidiens et de notre dévouement envers l'enseignement supérieur ? La formation d'universitaires élitaires, n'est-ce pas notre but premier ? Supprimons tous les moyens de plagier, organisons un contrôle rigoureux des travaux universitaires, mettons tous les moyens à notre disposition pour une sélection d'écrouissage des postulants universitaires, il y aura de grandes chances que le plagiat disparaisse, même si, il n'est qu'un symptôme anodin. Symptôme, il est vrai, mais opérant un véritable travail de sape, qui détruit les fondements mêmes de la société humaine.

Notes bibliographiques :

- (1). Bernard Lugan sur l'enseignement universitaire. Lien : http://www.dailymotion.com/video/xeo4wk_bernard-lugan-la-mort-de-l-universi_news - Consulté le 05/11/2013 à 15:26.
- (2) Pierre Dortguyer sur l'enseignement d'avant Mai 1968. <https://www.youtube.com/watch?v=zl6zIJ80ZkY> – Consulté le 23/02/2014 à 23 :10.
- (3) CLOUSCARD, Michel, *Le capitalisme de la séduction*, Éditions Sociales, Paris, 1981, p. 41.
- (4) ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social ou principes du droit politique*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1963, p.21.
- (5) DOSTOIEVSKI, Fiodor, *Dans mon souterrain*, Nouvelles éditions latines, Paris, 1948, p.74.
- (6) BAUDRILLARD, Jean, *La société de consommation*, éditions Denoël, Paris, 1970, p.22.
- (7) « Les enfants de Steve Jobs privés d'IpAd », *Le Point*, Publié le 20/09/2014 à 16:16. http://www.lepoint.fr/high-tech-internet/les-enfants-de-steve-jobs-privés-d-ipad-20-09-2014-1865015_47.php - Consulté le 23/11/2014 à 16:45.
- (8) PIAGET, Jean, *L'Épistémologie Génétique*, Presse Universitaire Française, Normandie, Mars 2011, p.21.